

Christen vor Wulfila, schon im Anfang des 4. Jhd. auf dem Konzil von Nicaea 325 durch einen Bischof vertreten (Jellinek = Geschichte der Got. Spr. Berl. & Lpz. '26 p. 8). Ich darf hoffen, durch meine sprachlich wohl stichfesteste krimgotische Erklärung der Verse die herrschende Meinung vom türkischen Charakter derselben für immer zu Falle gebracht zu haben. Und wenn sie schon in alter Zeit als türkisch bezeichnet sein sollten, so läge eben ein Irrtum vor, oder es wäre so zu verstehen, daß die Türken, die ja seit 1478 die Krim beherrschten und eine Elitetruppe aus den kriegerischen Goten dort aushoben (s. Busbecks Bericht), das auch für mohammedanische Mädchen vielleicht bis zu Ende annehmbare Lied übernommen hätten, wie sie ja auch das Wort "*telich*", türkisch *telig* und auch noch mit dem älteren d-: *delig* = "dumm" von ihnen bezogen haben können (s.a.), etwa als krimgot. Soldatenausdruck. Es ist ja auch a priori allzu unglücklich, daß der mit den Krimgoten und ihrer Sprache völlig vertraute Krimgriecher, den B. über diese ausfragte, und der ihm so viele „germanica“, vom Flämischen nicht oder doch bloß wenig abweichende Wörter mitteilte, an vorletzter Stelle die Zahlwörter, ihm zu allerletzt ein Lied in der Sprache der Türken aufgesagt habe. Und dabei sagt B. ausdrücklich: *quin etiam cantilenam e i u s linguae* (i.e. der mit den gerade angegebenen Zahlwörtern und sonstigen Wörtern) *recitabat, cuius initium erat huiusmodi: Wara* etc. — Zum Schluss noch ein Wort über den gotischen Charakter des Krimgermanischen, den schon das -s der Nom. und bes. *ada* < *addja* Ei erweist. Warum sollten die Wortschatz-Abweichungen vom westgot. Wulfilas nicht ostgot. dialektische Eigenheiten gewesen sein können? Hat nicht sogar trotz geringer Entfernung das Flämische manche Besonderheiten gegenüber dem Holländischen? Mit Loewe das von B. mitgeteilte Wortmaterial für erulisch zu halten, erscheint ganz grundlos, zumal jetzt, nach Erweis der 10 Worte unsers Liedes (darunter *glizou!*) als echt gotisch.

J. DIRICHS.

SUR L'HYPERCORRECTION EN GREC.

Un fait linguistique qui empêche l'évolution phonétique régulière et provoque des déviations diverses, c'est ce qu'on a appelé *hypercorrection*¹⁾. Ce phénomène a été étudié par rapport aux dialectes et aux langues vivantes et a contribué à préciser les causes qui sont à la base des „exceptions“ aux „lois phonétiques“, introduites dans la conception de l'évolution phonétique par les néogrammairiens.

L'hypercorrection, étant un phénomène linguistique général, apparaît aussi, de bonne heure, en grec. Nous trouvons déjà en grec ancien des hyperdialectismes qui ne sont que des hypercorrections produites dans l'emploi littéraire des formes d'un dialecte qui n'était pas propre à l'auteur (hyperdorismes, par ex., dans les parties chorales des tragédies attiques). La tendance à bien parler et bien écrire un dialecte autre que le sien qui, en grec ancien, sur le plan synchronique, se traduit par les hyperdialectismes, se manifeste dans le grec postérieur et sous l'influence de l'atticisme sous forme d'hypercorrection. Dans ce cas, il ne s'agit plus d'un contact entre deux formes vivantes d'une langue, mais bien d'un contact entre une étape évoluée de la langue et son état antérieur, considéré comme norme.

Les documents connus de nous témoignent que, durant l'époque post-classique, des formes hypercorrectes ont été créées par les auteurs qui voulaient se conformer à l'usage classique, et pas seulement dans le domaine de la phonétique.

¹⁾ V. Walter von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, traduction française, Paris 1946, p. 29.

Ainsi, par exemple, nous constatons un usage fréquent des formes verbales de la voix moyenne, considérées comme plus classiques, au lieu des formes de la voix active ou passive. Dans Polybe, 248:

ἐπαινούοντας καὶ διορθουμένους τὴν ἄνοιαν αὐτῶν, au lieu de διορθοῦντας.

Paul, *Corinth.* B', 11, 2: ἡρμοσάμην γὰρ ὑμᾶς ἐνὶ ἀνδρὶ παρθένου, au lieu de ἡρμόσα.

Priscus le Rhéteur, 191: γυναῖκα γήμασθαι ζάπλουτον, au lieu de γῆμαι.

Théophane, *Χρονογρ.* 4, 12: συνεγραψάμεθα οὐδὲν ἄφ' ἑαυτῶν συντάξαντες, au lieu de συνεγράψαμεν.

Ces fausses reconstitutions des formes moyennes ne sont que l'indice de leur affaiblissement dans le grec postérieur et sont différentes des fautes commises par des étrangers ou par des auteurs byzantins tardifs qui, ou bien ne savaient pas le grec parlé de leur époque, ou bien avaient une connaissance très médiocre du grec classique, qu'ils s'efforçaient d'écrire. Cf: C. I. G. 4980: τὸ προσκύνημα σήμερο[v] Γαῖου Διοσκόρου Μακρῆνου ἱερῆς γόμου.

— *ibid.* 4997: σὺν τῇ μητρὶ Σενσώτηρ καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ [x]αὶ θυγατρὸς... — *ibid.* 4986: τοῦ εὐεργετηθεῖς.

J. Psichari ¹⁾, à tort, je crois, met sur le même plan ces fautes, commises par des étrangers qui ne savaient pas le grec de leur temps ²⁾, avec celles d'auteurs byzantins postérieurs, qui s'efforçaient de se servir des formes anciennes, telles que celles-ci:

ἡ φλόγα δρόσος φάνηκε ὑπὸ τοῦ παντοκράτωρ, dans *Φλώριος καὶ Πλατζιαφλώρα*, vers 1781 ³⁾.

θεὸν τὸν παντοδύναμον καὶ μέγαν παντοκράτωρ, *ibid.* v. 1783.

Οὐ: Ἠλίου τε τοῦ φλογεροῦ τοῦ πάντα καταφλέγων, dans *Φυσιολόγος*, vers 254 ⁴⁾.

ἐκδειλος ὄλος γέγονα, τριχῶν μου ὄξυνθέντων, *Digénis Akritas*, version *Grotta Ferrata*, V, 38 ⁵⁾.

Ἐποίησαμεν ἵνα ἐχέτω, dans *Trinchera, Syllabus membranarum Graecarum*, p. 193. — ἵνα δοθήτω, *ibid.* 191. — ἵνα διαμενέτω, *ibid.* 182, etc. etc.

Ces derniers usages faux ne sont d'aucune utilité pour le linguiste, ils ne donnent pas d'indications de valeur scientifique sur l'état de la langue parlée et sont seulement significatifs de ce que l'ignorance et la tendance stérile à imiter des modèles anciens peuvent produire.

Mais il y a une catégorie de formes hypercorrectes qui, dans le domaine de la phonétique, par la régularité de correspondance, peut nous faire découvrir l'état dans lequel la langue se trouvait, malgré toutes les tentatives faites par les auteurs des textes byzantins pour le cacher. Ces formes phonétiques hypercorrectes, même quand elles ne fournissent pas de données sur la date des phénomènes linguistiques qu'elles tâchent de dissimuler, doivent être prises en considération pour l'explication des textes dans lesquels elles apparaissent. Car elles provoquent parfois des homonymies, qui peuvent amener à une interprétation erronée ⁶⁾.

¹⁾ *Essais de Grammaire historique néo-grecque*, II, Paris 1889, p. XLIX.

²⁾ Cette situation linguistique est à comparer à celle qu'Aristophane nous présente dans ses comédies, quand il met dans la bouche des barbares arrivant à Athènes des phrases grecques. Voir *Ἀχαρν.* 100, *Ὀρν.* 1615, 1628, *Θεσμ.* 1001, etc.

³⁾ Wilhelm Wagner, *Medieval Greek Texts*... London 1870, p. 54.

⁴⁾ *Le Physiologus*, éd. E. Legrand, Paris 1873, p. 58.

⁵⁾ Ed. E. Legrand, Paris 1902², p. 76.

⁶⁾ Cf. Μεγαλόπτης = μεγαλόφτης, celui qui a de grandes oreilles et non pas celui qui a de grands yeux (cf. ὑπερόπτης, αὐτόπτης). Voir dans *Byzantinoslavica* XI/2 (1950) mon article: *Philological notes on some byzantine texts*; κάπτει = κάπτει, κχιει et non pas l'anc. κάπτει = il avale. Cf. encore cette phrase émise en grec moderne: ἡ κατάστασις εἶναι ἀπτή = αὐτή (afti) et pas ἀπτή = tangible.

Les hypercorrections phonétiques dans les textes byzantins concernent les groupes de consonnes, dont la différenciation, même d'après la graphie, était plus évidente que celle des voyelles.

Ainsi, l'ancien groupe consonantique πτ est passé de bonne heure à φτ (ἐπτά > ἐφτά, πτωχός > φτωχός, ῥάπτης > ῥάφτης, etc.). Cette correspondance, observée par les auteurs byzantins, les amène à reconstituer un πτ là où un φτ apparaissait dans la langue parlée, même dans les cas où le groupe φτ était d'origine différente. Or, nous trouvons:

κάπτει < κάφτει = καίει, brûle, dans Sachlikis, Ἐρμηνεῖαι, v. 63 ¹⁾, qui n'a rien à voir avec l'ancien κάπτω avaler, Aristoph. Ὀρν. 245, et ailleurs.

πίτῃ φτί = ὄτιον, oreille, dans Sachlikis, Ἀφηγήσεις . . . , v. 373 ²⁾, ὀπίτιν, Λίβιστρος καὶ Ῥοδάμνη cod. S. 2928 ³⁾.

δίπτιον < δίφτιον, à deux oreilles, Poèmes Prodromiques III cod. H. 292, et δύοπιτιν, ibid. codd. C. S. A. ⁴⁾ où le φτ est l'aboutissement d'un wτ (βτ) et pas d'un πτ.

L'ancien groupe φθ est passé en grec postérieur à φτ aussi (cf. φθάνω > φτάνω, etc.); à φτ également a abouti le groupe φθ, issu du second élément consonantisé des anciennes diphthongues en αυ, ευ (ηυ) (εὐθύς > εὐτύς (eftis), αὐτός (af†ós), ἐπαιδευθην > ἐπαιδευτήν (epedéft:n), etc.). Or ces deux cas ont été confondus, par souci d'hypercorrection, avec celui de πτ qui, lui aussi, suivant un autre processus phonétique, est passé à φτ (πτωχός > φτωχός etc.), et ils nous ont donné de fausses reconstitutions comme les suivantes:

κόφθει < κόφτει < κόπτει, Λίβιστρος cod. E 1739, κόφθεις ibid. 4023.

ἐκοφθον < ἐκοφτον < ἐκοπτον Digén. Akrit., vers. Andros en vers, v. 3625 ⁵⁾.

φθαχολογία < φτωχολογία < πτωχολογία, Sclavos, Συμφορ. Κρήτης, v. 25 ⁶⁾.

φθαίγει < φταίγει < πταίει, Περί Γέροντος . . . v. 110 ⁷⁾.

φθαίγω < φταίγω < πταίω, Pikatoros, Ρίμα θρηνητική, v. 341 ⁸⁾.

πρωτοφθαίστης < πρωτοφταίστης < πρωτοπταίστης, ibid., v. 451 ⁹⁾.

φθέρνα < φτέρνα < πτέρνη, Pikatoros, Ρίμα θρηνητική, v. 519 ¹⁰⁾.

φθυάρι < φτυάρι < πτυάριον, Περί Γέροντος . . . v. 78 ¹¹⁾.

ξυφθερογυρευτάδες < ξυφτερογυρευτάδες < ὄξυφτερογυρευτάδες, Συναξ. Γαδάρου, v. 35¹²⁾.

¹⁾ Dans G. Wagner, *Carmina Graeca medii aevi*, Lipsia 1874, p. 65. La forme κάπτω est faite par analogie avec les verbes qui avaient la même désinence à l'aoriste et dont le présent finissait en —πτω (> φτω). Ainsi, d'après ἔσκαψα — σκάπτω, a été formé ἔκαψα (anc. ἔκαυσα) — κάφτω.

Voir G. Chadzidakis, Μεσ. καὶ Νέα Ἑλληνικά 2 (1905) 266 sqq.

²⁾ G. Wagner, op. cit., p. 91.

³⁾ Ed. J. Lambert, Amsterdam 1935, p. 301.

⁴⁾ Ed. Hesselings-Pernot, Amsterdam 1910, p. 61. — Sur cette forme, voir mon article dans *Byzantinoslavica* XI, (1950).

⁵⁾ Ed. Miliarakis, Athènes, 1881, p. 114.

⁶⁾ Wagner, *Carm. Graeca*, p. 54.

⁷⁾ ibid., p. 109.

⁸⁾ ibid., p. 234.

⁹⁾ ibid., p. 238.

¹⁰⁾ ibid., p. 240.

¹¹⁾ ibid., p. 108.

¹²⁾ ibid., p. 113. Le mot est composé d'un ξυφτέ:ιθ (ὄξυπτέ:υγον), faucon, et de γυ:ευτή:ις, l'étymologie de Coray (*Ἄτακτα*, I (1828) 244), acceptée par M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mittelhellenischen Vulgärliteratur*, Strasbourg 1909, p. 119, et par d'autres savants, qui font remonter ξυφτέ:ι au latin *accipiter*, est, à mon avis, inadmissible. Du Cange donne la clef de l'interprétation exacte (*Glossarium mediae et infimae Graecitatis*, lemmes ὄξυπτέρυγες et τζου:άκιον).

ἀποπέφθουσι (apopéφθουσι.) <ἀποπέφθουσι <ἀποπίπτουσι, Digén. Akrit., vers. Escorial, v. 1478¹⁾.

πραγματευθῆς (pragmatefθῆς) <πραγματευτής, Πουλλολόγος, v. 139, 147²⁾.

πραγματευθῆ <πραγματευτή, Pikatoros, Ρίμα φρην. v. 228³⁾.

πραγματευθῆν <πραγματευτήν Λίβιστρος, cod. P. ms., 1210⁴⁾.

L'ancien groupe consonantique γθ est passé à χτ ((ὄχθη > ὄχτος, χθῆς > χτές, ἐδέχθη > ἐδέχτην). Mais, par un processus phonétique de sens inverse, le groupe κτ a passé aussi à χτ (ὀκτώ > ὀχτώ, κτῆμα > χτῆμα, etc.). Dans l'effort donc de reconstituer les anciens groupes, les textes byzantins nous présentent des formes hypercorrectes comme les suivantes:

ὠρέκτην < ὠρέχτην < ὠρέχθην, Λίβιστρος, cod. S. v. 1726, ὠρεκτῆ ibid. S. 1703 — Φλώριος καὶ Πατζιαφλώρα v. 1405⁵⁾,

δείχθει < δείχτει < δείκτει (anc. δείκνυσι), ibid., v. 1794⁶⁾.

κρατηχθικὴν <κρατηχτικὴν (κρατηχτικὴν), Georgillas, Θανατ. Ρόδου, v. 311⁷⁾.

ὄρεχθικόν < ὄρεχτικόν < ὄρεκτικόν, Φλώριος καὶ Πατζ., v. 1402⁸⁾.

L'ancien groupe σθ est passé à στ (ἀσθένεια > ἀστένεια, ὀπισθία > πιστία, etc.); mais le groupe στ existait aussi en grec ancien. Les auteurs byzantins cependant, dans l'effort d'écrire à l'ancienne mode, reconstituent un σθ là où dans le grec classique il n'y avait que στ.

Ainsi: ὑπομάσθια > ὑπομάστια Porphyrog., *De Administrando Imperio*, 30.81⁹⁾.

μασθοί <μαστοί Digén. Akrit., vers. Andros eq vers, 3697, vers. Trébizonde 2529, 2629. Déjà μασθοί·βυζία dans Poll. Ἑρμην. 396.

ὄργισθικά < ὄργιστικά, Καλλιμάχος καὶ Χρυσορρόη, v. 1166¹⁰⁾.

ἀνθοπετροξύσθης < ἀνθοπετροξύστης, Λίβιστρος, cod. P.ms, v. 805¹¹⁾.

ἀνεγνοιάσθος < ἀνεγνοιαστος, ibid. E, 409¹²⁾.

σύσθησεν < σύστησε, ibid. E, 3898¹³⁾.

μουσθάκι < μουστάκι (anc. μύσταξι), Πεντάτευχος, Λευῆτικ. 13, 45¹⁴⁾.

πίσθη < πίστη, Digén. Akrit., vers. Escorial, v. 176¹⁵⁾.

θαυμασθῆς < θαυμαστῆς, ibid., v. 185 (Hess. corr. (p. 560): θαυμαστῆς).

Au début ὄξυπτέρυγον signifierait 'oiseau aux ailes rapides'; le sens ὄξύς = rapide, nous le trouvons déjà dans Sophocle, Ἄντιγ. 108. Je ne vois pas des difficultés phonétiques au passage de ὄξυπτέρυγον à ὄξυπτέρυον, confondu après avec les neutres en -ιον (ἰεῖ-άκιον etc.); il y a eu rencontre homonymique avec ἐξασπτεῖ·υγα > ἐσπτεῖ·ια en grec mod.

¹⁾ Ed. Hesselting, dans *Λαογραφία*, 3 (1912), 594. Hess. corr.: ἐπιπέφθουσι. Une forme phonétique intermédiaire nous a été donnée dans *Φυσιολόγος*, vers 305, éd. Legrand, Athènes-Paris 1873, p. 61: πέπτει = πέφτει. Cette forme aussi est hypercorrecte, car le ε du thème montre qu'il ne s'agit pas d'un ancien πίπτω, mais que le présent est refait sur l'aoriste ἔπεσα, ce qui présuppose un πέφτω.

²⁾ Wagner, *Carmina Graeca*, p. 183.

³⁾ ibid., p. 231.

⁴⁾ Ed. Lambert, p. 416.

⁵⁾ W. Wagner, *Medieval Greek Texts*, p. 42.

⁶⁾ ibid., p. 54.

⁷⁾ G. Wagner, *Carm. Graeca*, p. 42.

⁸⁾ W. Wagner, *Med. Greek Texts*, p. 42. Une influence de l'aoriste ὠρέχθην serait possible sur la forme. Le même texte pourtant (v. ci-dessus), suivant l'ordre inverse de reconstitution, nous donne un aoriste subj.: ὠρεκτῆ.

⁹⁾ Ed. Moravcsik — Jenkins, Budapest 1949, p. 144.

¹⁰⁾ Dans S. Lambros, *Collection de romans grecs*, Paris 1880, p. 49.

¹¹⁾ Ed. Lambert, p. 416.

¹²⁾ ibid., p. 78.

¹³⁾ ibid., p. 288.

¹⁴⁾ D. Hesselting, *Les Cinq livres de la loi*, Leyde 1897, p. 222.

¹⁵⁾ Ed. Hesselting, *Λαογραφία* 3 (1912) 559. L'éditeur corrige: πίστη.

ἀγκαλιασθοί < ἀγκαλιαστοί, Dig. Akrit., vers. Andros en prose ¹⁾, p. 340, 13.

γυρισθῆν < γυριστήν, *ibid.*, p. 399.10.

μετεωρισθικά < μετεωριστικά, *ibid.*, p. 330, 22.

ὀνομασθή < ὀνομαστή, *ibid.*, p. 395, 8.

ψεύσθικα < ψεύ(σ)τικα, *ibid.*, p. 412, 2.

ὥσθε < ὡστε, Digén. Akritas, vers. Oxford, v. 1838 ²⁾.

Le groupe ancien *σχ* est passé à *σκ* (*σχολή* > *σκόλη*, *σχοῖνος* > *σκοῖνος* etc.). D'où reconstitution d'un *σχ* là où il n'existait pas:

κανίσχιν < *κανίσκιν*, Ρυμάδα Βελισσ., v. 110 ³⁾.

κανίσγια < *κανίσκια*, *ibid.*, v. 644 ⁴⁾.

Je me demande également si le *χ* du groupe *ρχ*, dans le mot *σοταρχῶ* et les dérivés, *Χρονικόν Μορέως* 1178 etc. ⁵⁾, *σιταρχίζω*, *Cecaumeni, Στρατηγικόν*, pp. 26, 29 ⁶⁾, n'est pas dû à l'hypercorrection. G. Chadzidakis ⁷⁾, refusant l'étymologie de J. Schmitt, qui veut que le verbe soit composé de *ἔσωθ* + **ταρχέω* (= *ταριχεύω*), suppose, avec raison, qu'il ne s'agit que du verbe post-classique *σιταρκεῖν* = *ἐπαρκεῖν διὰ σίτου*, *προμηθεύειν σῖτον εἰς τὰ φρούρια* et il attribue l'apparition d'un *χ* au lieu d'un *κ* à l'influence des mots paronymes *σιταρχῶ*, *σιταρχία*.

Étant donné pourtant que, dans plusieurs dialectes grecs actuels, un *ρχ* a remplacé dans la langue parlée un ancien *ρχ* (*ἔρχομαι* > *ἐρκομαι*, *ἄρχοντας* > *ἄρκοντας*, etc.), l'hypothèse d'une fausse reconstitution, d'une hypercorrection phonétique, n'est pas à écarter.

Comme on le sait, les anciennes consonnes *β*, *γ*, *δ* (*b*, *g*, *d*) qui d'occlusives sont passées aux spirantes, ont conservé leur ancienne prononciation quand elles sont précédées d'une nasale (*ἀδελφός* mais *ἄνδρας*, *ἔνδεκα*, *βάθος* mais *μβαίνα* — *ἐμβαίνα*, *ἀγαθός* mais *ἀγγελος* — *ἄγγελος*). D'autre part, dans l'ancien groupe *ντ*, la dentale sourde, par assimilation à la nasale précédente, a été sonorisée, c'est-à-dire qu'elle est devenue *d*, comme le *π* est devenu *b* (*ἐμπόριον* > *ἐμβόριο*). Le fait donc qu'un *νδ* ancien était prononcé dès l'époque de la *Κοινή* comme le *ντ* a provoqué des hypercorrections qui ne se limitent pas seulement aux mots grecs, mais s'étendent aussi à des mots empruntés au latin.

Ainsi nous trouvons:

ἀνανδρανίση < *ἀνετρανίση*, *Λίβιστρος*, cod. S., I. 160 ⁸⁾.

ἐνεδράνισα < *ἐνετρανίσα*, *ibid.*, cod. S. 17 ⁹⁾.

ἤνεδράνισεν, *ibid.*, S. 2684 ¹⁰⁾.

ἀνεδράνισες, *Καλλιμαχος και Χρυσορόη*, v. 817 ¹¹⁾, tous issus d'un *ἀνετηρῶ* - *ἀνετηράζω*, regarder, et influencés dans la graphie par *ἄντρας* < *ἄνδρας*.

πονδικός < *ποντικός*, *Διήγησις Παιδιόφρ. Τετραπ.*, v. 34, 58 ¹²⁾ et *passim. σκατοπονδικέ* < *σκατοποντικέ*, *ibid.*, v. 144 ¹³⁾.

¹⁾ Ed. D. Paschalis, *Λαογραφία* 9 (1928) 305—440.

²⁾ Dans S. Lambros, *op. cit.* p. 186.

³⁾ G. Wagner, *Carm. Graeca*, p. 351.

⁴⁾ *ibid.*, p. 341.

⁵⁾ Ed. J. Schmitt, London 1904 — voir dans le glossaire.

⁶⁾ Ed. Wassiliewsky — Jernstedt, Petropoli 1896.

⁷⁾ *Μεσαιων. και Νέα Έλληνικά*, I (1905) 492, note 1.

⁸⁾ Ed. Lambert, p. 326.

⁹⁾ *ibid.*, p. 125.

¹⁰⁾ *ibid.*, p. 285.

¹¹⁾ S. Lambros, *op. cit.*, p. 35.

¹²⁾ G. Wagner, *Carm. Graeca*, p. 142, 143.

¹³⁾ *ibid.*, p. 146.

κονδαρέαν < κονταρέαν, Φλώριος και Πλατζιαφλώρα v. 670, 686¹⁾.
 κονδοῦραι < κοντοῦραι, Porphyrog., *Admin. Imper.* 31. 53, 73, 80 et passim²⁾.
 τζοχοῦφανδωμένα < τζοχοῦφαντωμένα, Διήγ. Παιδιόφρ., v. 504³⁾.
 βάνδον < lat. *bandum*, Porphyrog., *Admin. Imper.* 50, 94, 97 et passim⁴⁾.
 μανδᾶτον < lat. *mandatum*, Porphyrog., *Cerim.* I. 1, 8, 9⁵⁾.
 μανδᾶτα, Georgillas, Ἴστορ. Ἐξήγ. Βελισσαρ., v. 117⁶⁾.
 μανδατοφόροι, *ibid.*, v. 112⁶⁾.
 πρᾶνδιον < lat. *brandeum*, Porphyg., *Admin. Imper.* 6, 8⁷⁾.
 σπαθαροκανδιᾶτος < lat. *candidatus*, *ibid.* 42, 25, 50, 216 et passim⁸⁾.
 τένδα < lat. *tenta* (?), Digén. Akrit., vers. Grotta Ferr. VI, 138, 841
 et passim.

φουνδοουραδάτη < lat. *funda*, Διήγ. Παιδιόφρ. Τετραπ., v. 27⁹⁾.

Dans ces derniers mots latins, le seul cas où un *νδ* < *nt* apparaisse est le cas du mot τένδα qui, d'ailleurs, est attesté dans plusieurs textes byzantins sous la forme τέντα¹⁰⁾. Dans les autres mots, le *νδ* grec représente un *nd* latin. Pourrions-nous conclure de cet argument que le *nd* latin a été conservé sous la forme *νδ* (avec un *δ* spirant) dans le grec byzantin? Cette hypothèse est à exclure, car tout d'abord dans d'autres textes byzantins et dans le grec moderne nous trouvons des formes comme μαντᾶτο, μαντατοφόρος, φοντά¹¹⁾ etc. On pourrait admettre à la rigueur qu'un *νδ* ait été prononcé par une certaine partie de la haute société byzantine dans des mots d'emploi administratif et officiel, tout comme on prononce actuellement en grec moderne ἄντρας, mais πανδιδακτήριο; cependant, cette prononciation n'aurait pas atteint la langue parlée populaire, dans laquelle *νδ* (*nd*) et *ντ* étaient confondus dès l'époque de la Koïnè. Le groupe *νδ* donc, qui peut être dû à une translittération du latin et à une tradition déjà créée depuis les premiers contacts des deux langues, ne doit être considéré que comme une forme phonétique hypercorrecte.

Ici, nous devons mentionner un cas à peu près pareil. Dans Λίβιστρος cod. E, v. 766¹²⁾, nous trouvons la forme φλάμβουρο, connue en d'autres textes et en grec mod. comme φλάμπουρο, étendard. Ce mot n'est autre que le latin *flammulum*. Comme la graphie des autres textes et la prononciation du grec mod. l'attestent, il y a eu différenciation dissimilaire du double *m* latin qui, ainsi que dans beaucoup de cas en grec, est passé à *μβ* (écrit *μπ*, comme ἐμπόριο = ἐμβόριο): φλάμπουρο. Le remanieur ou copiste du texte en question, par souci de bien écrire, a reconstitué une forme qui n'a jamais existé φλάμβουρον, se servant comme exemple des paradigmes tels que μπαίνω (prononcé *μβαίνω*, anc. ἐμβαίνω), μπαλλώνω (prononcé *μβαλλώνω*, d'un ancien ἐμβάλλω)!

Et maintenant, quelles sont les leçons que nous devons tirer de ces faits?

Tout d'abord, nous constatons que les reconstitutions phonétiques ne

¹⁾ W. Wagner, op. cit., p. 21.

²⁾ Ed. Moravcsik — Jenkins, p. 150.

³⁾ G. Wagner, op. cit., p. 158.

⁴⁾ Ed. Moravcsik — Jenkins, p. 236.

⁵⁾ Ed. A. Vogt, Paris 1935, p. 6.

⁶⁾ G. Wagner, op. cit. p. 325.

⁷⁾ Ed. Moravcsik — Jenkins, p. 52.

⁸⁾ Edit. E. Legrand, Paris 1902², p. 91, 115.

⁹⁾ G. Wagner, op. cit., p. 142.

¹⁰⁾ Voir Du Cange, *Glossarium ad Scriptores mediae et infimae graecitatis*.

¹¹⁾ *ibid.* — Quelques cas de toutes sortes d'hypercorrections appelées „gerade, oblique Inversion” v. chez M. Triandaphyllidis, *Lehnwörter* . . . , p. 70 sqq.

¹²⁾ Ed. Lambert, p. 100.

sont pas tout à fait arbitraires dans le fond, mais qu'il y a un déterminisme qui les conditionne. Ce fait, étudié dans ses origines, peut nous donner la date des changements dans le consonantisme.

En ce qui concerne les conséquences qu'il a eues dans la langue parlée, nous ne sommes pas en mesure de les évaluer que partiellement. Les mots qui ont survécu dans le grec moderne attestent que l'hypercorrection, observée dans les textes byzantins, en matière de phonétique, n'a ni influencé ni fait dévier le processus normal de l'évolution phonétique. C'était à prévoir, vu que cette hypercorrection apparaît dans des mots d'origine populaire tels que *ποντικός*, souris, *μυρτάτο*, nouvelle, etc. ¹⁾. Peut-être, dans des termes techniques d'administration civile, militaire, ou, en général, officielle, un *υδ* au lieu d'un *υδ* était-il prononcé par les classes supérieures de Byzance. Mais chez le peuple de tels mots devaient s'adapter à ses habitudes articulatoires, et encore plus quand ils n'apportaient pas, par leur forme phonétique, une nuance sémantique inconnue des mots correspondants populaires. De plus, il faut penser qu'en ces temps reculés où l'expansion de la culture par un enseignement général était presque nulle, les formes savantes ou considérées comme telles par les gens les plus lettrés ne devaient pas exercer d'influence, ni, par conséquent, produire des faits qui eussent obligé les sujets parlants à dévier du processus de l'évolution normale.

Mais, si nous ne pouvons pas nous rendre un compte exact des conséquences que l'hypercorrection, c.-à-d. la tendance à bien parler et écrire, a eues dans le passé pour le grec, la dernière phase de cette langue, avec la complexité que le problème linguistique comporte, peut nous être d'une extrême utilité pour la signification de ce fait.

Dans les dialectes de plusieurs îles de la mer Egée, l'affaiblissement des anciennes occlusives sonores β, γ, δ (= b, g, d), qui sont passées, dans la Koiné, aux spirantes actuelles β, γ, δ, notées par les mêmes caractères, a atteint son point culminant, la disparition de ces consonnes, quand elles se trouvent en position intervocalique.

Ainsi nous avons:

φόβος > φός, περιβόλι < περιόλι, ὁ βασιλιάς < ὁ ασιλιάς, ὁ βοσκός > ὁ οσκός.

ἀγωγός, acc.: τὸν ἀγωγό > τὸν ἀώ > τὸν ἀό → ὁ ναός.

πάγος > πάος, ριγῶ > ριῶ, ὁ γέρος > ὁ έρος, ὁ γεμᾶτος > ὁ εμᾶτος.

ἄδικος > ἄικος, βράδου > βράύ, νὰ δέρνω > νὰ έρνω, τὸ δαμάλι > τὸ αμάλι etc. ²⁾.

Cet amoussissement des β, γ, δ intervocaliques est en voie de réalisation et il n'a pas encore atteint la totalité des mots comportant ces consonnes; il doit encore se réaliser, davantage dans les milieux les plus populaires et moins dans les milieux qui ont une culture, si minime soit-elle, ou parmi les gens qui ont voyagé et, par conséquent, ont été en contact avec des personnes originaires des régions, où l'on parle un autre dialecte ou

¹⁾ A proprement parler, une influence de l'hypercorrection sur la langue parlée ne serait possible que dans les groupes μβ, υδ. Dans ces cas la reconstitution du groupe avec une prononciation de la seconde consonne comme spirante pourrait être viable, puisqu'elle serait propre à enrichir le vocabulaire byzantin de mots d'origine savante d'une nuance sémantique différente de celle qui comportaient les mots évolués phonétiquement dans le langage populaire. C'est justement le cas du grec moderne. Les fausses reconstitutions comme *μασθός*, *πίσθη* etc. qui, en dehors de la contradiction qu'elles opposent au processus phonétique du grec, n'apportaient rien de nouveau comme nuance sémantique, ne devaient exercer et n'ont exercé aucune influence sur la langue parlée.

²⁾ Voir Ch. Pantelidis, *Φωνητική τῶν νεοελληνικῶν ιδιωμάτων Κύπρου, Δωδεκανήσου καὶ Ἰκαρίας* Athènes 1929, pp. 31—32.

bien le grec commun. Cela rend les sujets parlant les dialectes des îles en question de la mer Egée conscients de la particularité de leur façon de prononcer. S'en rendant donc compte, ils s'efforcent, par souci de bien parler, de reconstituer la consonne disparue entre deux voyelles. Mais comme les consonnes β, γ, δ sont toutes les trois en voie de disparition, dans leur effort de reconstitution, ils mettent l'une au lieu de l'autre ¹⁾.

Ainsi nous avons:

γ, au lieu de β, dans: λαβώνω > λαώνω → λαγώνω, λάγωμα, λαγωματιά, βοηθῶ > βουθῶ > ουθῶ → γουθῶ.

δ, au lieu de β: τὸ βῆμα > τὸ ἦμα → τὸ δῆμα, βαφτίζω, θὰ βαφτίσω > θὰ αφτίσω → δαφτίζω.

β, au lieu de γ: ἀγαθός > ἀαθός → ἀβαθός, λαγός > λαός → λαβός ²⁾.

δ, au lieu de γ: ὁ γέρος > ὁ έρος → ὁ δέρος, ὁ γύψος > ὁ ύψος → δύψος, ραγίζω > ραίζω → ραδίζω.

β, au lieu de δ: τὸ δοχείο > τὸ οχείο → βοχείο, ἐδωδά > έωδά → βωδά (et δωβά).

γ, au lieu de δ: δέρνω > έρνω → γέρνω, δαμάλιν > αμάλιν → γαμάλιν ³⁾.

Dans le vieil athénien ⁴⁾ et les dialectes apparentés κ, γ (γγ, γκ) se palatalisent devant les voyelles ε, ι, et, dans certaines conditions, devant ου.

¹⁾ Ch. Pantelidis, op. cit., pp. 36—38, après avoir parlé (ibid. pp. 31—32) de la chute des β, γ, δ, dit au sujet des exemples cités ici qu'ils sont dus à un traitement β > γ, β > δ, γ > β, γ > δ, δ > β, δ > γ. De pareils traitements dans ce cas ne me paraissent pas possibles. Nous devons d'abord supposer une étape (connue d'ailleurs de ces dialectes), où les β, γ, δ avaient disparu et, à leur place, a réapparu une des consonnes qui pourraient, suivant les sujets parlants, avoir disparu. Le phénomène de la réapparition d'un β, γ, δ n'est donc pas d'ordre physiologique, comme cet auteur le croit en le rangeant sous le titre: *Traitements physiologiques de consonnes* (Φυσιολογικαὶ παθήσεις συμφώνων), mais bien d'ordre psychologique.

²⁾ La forme λαός = lièvre, supposée ici comme hypothétique, nous la trouvons dans un poème akritique en dialecte chypriote:

Νὰ φάης ἄφρην τοῦ λαοῦ, νὰ φάς ὄφρον περτίτζιν (H. Gregoire, 'Ο Διγενής Ἀκρίτας, New-York 1942, p. 234). On se demande quel sera le sort du mot grec commun λαός = peuple, quand il entrera, par l'expansion des idées politiques et sociales de nos jours, dans le dialecte en question; comment les sujets parlants tâcheront de différencier ces homonymes de sens si différent.

Il est intéressant de noter ici le sort qui a été réservé au mot commun λαός = peuple dans un dialecte qui connaît non pas la disparition, mais l'anaptyxe d'un γ intervocalique, et qui était propre à un général sorti du peuple pendant la révolution contre les Turcs et qui savait à peine écrire:

Ἄ Δεσπότης τῆς Ἀττικῆς μ'ἔλον τὸν λαὸν θάκανε μίαν δοζολογίαν εἰς τὸν θεόν, καὶ συνάζονταν πλῆθον λαγός ἀπὸ παντοῦ.

(Σρατηγοῦ Μακρυγιάννη, Ἀπομνημονεύματα, éd. L. Politis, vol. 2, Athènes 1947, p. 234); où λαός devient λαγός = lièvre, dans le grec courant! De pareils accidents sont propres à contribuer à la supplantation des dialectes par le grec commun (v. ci-dessous).

³⁾ Il y a des cas où l'on pourrait dire que ces changements sont dus à la dissimilation, comme par ex. dans βῆμα, βαφτίζω, où il est possible que la première labiale soit passée à δ à cause des labiales μ, φ, qui suivent. Etant donné pourtant l'étendue du phénomène, il est plus logique de faire entrer ces cas particuliers dans le processus général. Il faut noter ici que, très probablement, des cas dans lesquels un γ non étymologique est passé à β au début du mot, sont dus au même souci: cf. οὔλος > γούλλος → βοῦλλος, οὔριος > γούριος → βούριος. Pantelidis, op. cit., p. 52.

⁴⁾ Je veux dire le dialecte parlé à Athènes à partir du XIIe s. jusqu'au milieu du siècle dernier, et qui a été supplanté par le grec commun.

Ainsi:

Τσερατέα < Κερατέα, τσερί < κερί¹⁾, Τσεράτσα < Κεράτσα, Τσηβισά < Κηφισία²⁾.
 τσιονόβιο < κιονόβιο³⁾ τσουλάω < κυλάω (κυλίω)⁴⁾ τσουλιά < κοιλία, τσοῦκλος <
 κύκλος⁵⁾ etc.

Pour éviter cette palatalisation, qui est un des indices les plus caractéristiques d'un dialecte, les Athéniens faisaient une fausse reconstitution d'un κ, γ là où un τσ, τζ n'était pas le résultat d'un traitement κ, γ < τσ, τζ, et, souvent, dans des mots d'origine étrangère.

Ainsi nous trouvons:

ἔκι < ἔτσι⁶⁾.

κορίκι < κορίτσι, κορικάτσα < κορισάκια⁷⁾, βρομοφράκι < βρομοφράτσι < βρομοφρέατιον⁸⁾, τέγγερες < τέτζερες⁹⁾, νεράγγι < νεράτζι¹⁰⁾, νεραγγέα < νερατζέα¹¹⁾, ὀγγιάκι < ὀτζάκι¹²⁾, Χαγγηβασίλης < Χατζηβασίλης¹³⁾ etc.

Mais l'hypercorrection ne se manifeste pas seulement dans le domaine de la phonétique, dont elle trouble l'évolution régulière; elle se manifeste aussi dans tous les éléments constituant la langue. Je cite ici quelques exemples portant sur la morphologie et puisés dans le grec moderne.

L'expression courante en grec moderne commun pour dire „enchanté (d'avoir fait votre connaissance)” est „χάρηκα πολύ (πού σᾶς γνώρισα)”. Dans la presque totalité des cas l'aoriste grec moderne se forme avec la désinence — κα, γ compris les cas où, en grec ancien, il y a avait une désinence — κα (anc. ἔδωκα, mod. ἔδωσα). Pourtant, dans certains dialectes, c'est le paradigme ἔδωκα et autres semblables qui ont été à la base d'une extension de la désinence — κα à tous les aoristes, même à ceux qui, en grec ancien, finissaient en — σα.

Ainsi nous trouvons dans le dialecte de Kymi en Eubée, et ailleurs ἀγάπηκα (anc. ἡγάπησα), ἄκουκα (anc. ἤκουσα), τίμηκα (anc. ἐτίμησα).

Mais, dans le sentiment linguistique de ceux qui parlent dialecte, ces aoristes en -κα sont la marque de la différence qui existe entre eux et les personnes qui parlent le grec commun. Ainsi, dès qu'ils se trouveront en présence des sujets „parlant bien”, c'est-à-dire parlant le grec commun, ils s'efforceront de remplacer les aoristes dialectaux en — κα par ceux en — σα. Or, d'après des observations qui m'ont été communiquées oralement, l'expression χάρηκα πολύ, qui est une expression „cliché” et rare par sa morphologie dans le grec commun, a été transformée, dans la bouche des personnes patoisantes, en χάρησα πολύ (χάρισσα poli).

Un autre exemple de la même catégorie, pris aussi dans ce même dialecte de Kymi, est le suivant: l'aoriste du verbe βρίσκω (anc. εὐρίσκω) est εὐρήκα (ένrika)¹⁴⁾ et ηῦρα. En grec commun, cet aoriste se trouve aussi

¹⁾ G. Chadzidakis, Γλωσσολογικαὶ Ἔρευναι, Athènes 1934, p. 80. L'auteur traite dans cet ouvrage de dialectes qui appartiennent au même groupe.

²⁾ D. Kambouroglou, Μνημεῖα τῆς Ἱστορίας τῶν Ἀθηναίων, 3, Athènes 1889, pp. 41, 194.

³⁾ ibid., 3, 18.

⁴⁾ Marianne Kambouroglou, Παραμύθια²⁾, Athènes 1924, p. 153.

⁵⁾ Revue Δίπυλον 1 (1910—12), 48 β.

⁶⁾ Th. Philadelphus, Ἱστορία τῶν Ἀθηῶν, 1, Athènes 1902, p. 367; v. aussi G. Chadzidakis, op cit., p. 81.

⁷⁾ D. Kambouroglou, Αἱ παλαιαὶ Ἀθήναι, Athènes 1902, p. 247.

⁸⁾ Δίπυλον 1, 16 β.

⁹⁾ D. Kambouroglou, Μνημεῖα . . . 3, 28.

¹⁰⁾ Δίπυλον 1, 47α.

¹¹⁾ Philadelphus, op. cit. 1, 307.

¹²⁾ D. Kambouroglou, Μνημεῖα . . . 1, 269.

¹³⁾ ibid., 1, 253.

¹⁴⁾ Il ne s'agit pas d'un ancien parfait.

sous la forme en — κα, βρῆκα. Mais puisque — d'après ce qui a été dit — le — κα dans le dialecte mentionné est considéré comme une caractéristique dialectale, on a observé que, pour éviter ce dialectisme, des personnes originaires de ce pays ont dit: εὔρησα (évrissa).

Quelles sont les conséquences de ces hypercorrections, dictées par le souci de bien parler?

Le plus souvent, dans le contact d'une forme dialectale hypercorrecte avec une autre forme dialectale ou courante, se produisent des collisions homonymiques ou paronymiques, qui, lorsqu'elles ne créent pas un malentendu, provoquent la raillerie à l'égard de ceux qui se servent des formes hypercorrectes. Pourtant l'hypercorrection, parfois, est le résultat de la tendance à éviter ces collisions, qui pourraient avoir lieu entre les formes dialectales régulières, non hypercorrectes, et les formes communes, dans lesquelles il faut compter celles qui ont une origine savante.

Ainsi, pour nous limiter aux mots égéopélagites cités ci-dessus, l'emploi des formes purement dialectales dans le commerce entre ceux qui parlent dialecte et ceux qui parlent le grec commun prêterait à l'équivoque: Ὁ οσκός, berger, évoque l'idée de ασκός, outre; ὁ ναός, tuyaux, l'idée de ναός, temple; ὁ έρος, vieux, l'idée d'έρως, amour; ὁ εμᾶτος, plein, l'idée d'un dérivé de αἷμα, sang; τό αμάλι, taureau, l'idée de ἀμάλι (δουμάλι), plateau(?).

Pour éviter ces rencontres paronymiques, résultat de la chute des β, γ, δ, les personnes patoisantes opéreront de fausses reconstitutions de ces consonnes, qui, elles aussi, provoqueront des homonymies ou paronymies entre les formes ainsi reconstituées et celles d'autres dialectes ou du grec commun. Ainsi, par exemple, ἀγαθός → ἀβαθός, bon, rappelle ββαθος, non profond („βάθος" profondeur); λαβώνω → λαγώνω, blesser, rappelle λχγός, lièvre; γύψος → δύψος, plâtre, rappelle δίψα, soif; ραγίζω → ραδίζω, fêler, rappelle (δ)ραδίζω, marcher, passer, etc.; δέρω → γέρω, battre, frapper, rappelle γέρω, pencher; δαμάλιν → γαυάλιν, taureau, rappelle γαμῶ, baiser; etc.

Il en est de même pour les hypercorrections morphologiques. L'habitant de Kymi dira χάρησα πολύ (χάρισσα poli) pour éviter la forme dialectale qui, dans ce cas, est χάρηνα (anc. ἐχάρην) et pour ne pas se servir d'un aoriste en — κα, qui lui paraît aussi fort dialectal. Mais, dans ce dernier cas, il y a une autre raison qui le pousse à ne pas employer la forme χάρηκα (χάρικα): cette forme, dans son dialecte, est un aoriste du verbe χαρίζω, faire un cadeau. Pour éviter cette nouvelle équivoque, il prononce donc χάρησα (χάρισσα) qui, pour la personne qui l'entend et qui parle grec commun, est un aoriste justement de χαρίζω, faire un cadeau (χάρισσα). Pour éviter donc une homonymie dans son propre dialecte, il en crée, par l'hypercorrection, une autre, ce qui embrouille les choses.

C'est à peu près le même cas pour εὔρησα (évrissa). L'habitant de Kymi, en se servant de la forme εὔρησα, évitera un dialectisme morphologique; mais il créera un homonyme, qui provoquera le malentendu entre lui et son interlocuteur, pour lequel cet εὔρησα (évrissa) est un aoriste de βρίζω, injurier, ἔβρισα¹), exprimé dans le dialecte de Kymi par le verbe βλαστημάω.

¹) Dans la phrase, p. ex.: "Τὸν évrissa τὸν κύριο", l'habitant de Kymi veut dire „je l'ai trouvé, le monsieur", mais son interlocuteur comprendra: „je l'ai injurié, le monsieur"! Il faut noter ici que les hypercorrections morphologiques sont, parfois, liées aux hypercorrections phonétiques. Les aoristes en — κα, p. ex., donneraient les 2e et 3e personnes en — τσεε, — τσε, avec le κ palatalisé devant ε, ce qui est une marque de dialectisme. Les aoristes en — σα sauvent donc la situation, au point de vue phonétique aussi à la 2e et 3e personnes.

Mais même quand l'hypercorrection n'est pas dictée par le souci d'éviter une homonymie ou une paronymie dans un dialecte, même quand elle ne provoque pas d'homonymies prêtant au malentendu entre les sujets patoisants et ceux qui parlent le grec commun, comme dans les cas déjà cités, elle a un effet considérable sur la destinée des dialectes, sur le fonctionnement qui leur est propre. L'exemple du vieil athénien et des autres dialectes du même groupe en témoigne.

D'abord, les sujets parlant dialecte s'efforcent d'éviter la prononciation dialectale, qui les distingue de ceux qui parlent le grec commun. Mais dans l'effort de ne pas prononcer, par exemple, un $\tau\sigma$, $\tau\zeta$, au lieu d'un κ , $\gamma\gamma$ (g) devant ϵ , ι , $\omicron\upsilon$, ils reconstituent faussement un κ , $\gamma\gamma$ (g) là où les autres prononcent $\tau\sigma$, $\tau\zeta$. Ainsi, quand ils diront $\kappa\omicron\rho\rho\acute{\iota}\kappa\iota$, au lieu du commun $\kappa\omicron\rho\rho\acute{\iota}\tau\omicron\iota$, $\pi\alpha\pi\acute{\omicron}\upsilon\kappa\iota$, au lieu de $\pi\alpha\pi\acute{\omicron}\upsilon\tau\omicron\iota$, $\kappa\acute{\epsilon}\pi\eta$ au lieu de $\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\pi\eta$, $\tau\acute{\epsilon}\gamma\gamma\epsilon\rho\epsilon\varsigma$ au lieu de $\tau\acute{\epsilon}\tau\zeta\epsilon\rho\epsilon\varsigma$, (δ) $\gamma\gamma\acute{\iota}\alpha\kappa\iota$ au lieu de $\tau\zeta\acute{\alpha}\kappa\iota$, ils deviendront l'objet des railleries de ceux qui parlent le grec commun. Dès ce moment-là, le désarroi devient évident et les sujets parlant dialecte, en voyant que leurs interlocuteurs comprennent mal, ou se moquent d'eux pour leur façon de parler, ne sauront plus à quoi s'en tenir. Le système phonétique et morphologique de leur propre dialecte est gravement atteint par l'incertitude et les conséquences du recours à l'hypercorrection. Parfois il feront appel à une forme parallèle existant dans leur dialecte et n'ayant pas l'air très dialectal ($\eta\delta\rho\alpha$, p. ex., à côté de $\epsilon\beta\rho\eta\kappa\alpha$). Mais le plus souvent ils se hâteront d'abandonner dans toute son étendue la structure dialectale de leur langage, qui leur cause tant d'ennuis dans le contact avec les non-patoisants. Le désordre et la désagrégation ainsi provoqués dans la structure phonétique, morphologique et lexicale des dialectes sous l'influence du grec commun, farci de mots savants pour répondre aux besoins d'une vie sociale et culturelle plus élevés sur un plan national, contribue certainement à l'effacement plus rapide des dialectes.

J'ai voulu exposer dans cet article quelques aspects de l'intérêt que présente l'étude de l'hypercorrection sur le plan diachronique et synchronique. Il est certain que, pour mieux comprendre les résultats de ce processus psychologique dans le passé, il faut l'étudier *synchroniquement* dans le passé. Le grec, avec sa riche tradition écrite, est la langue qui s'offrirait le plus efficacement à un pareil examen. Mais l'étude de l'hypercorrection serait plus fructueuse dans son application en grec moderne; elle révélerait les conditions psychologiques, sociales, etc., dans lesquelles les dialectes vivants s'écartent de la direction dictée par les lois phonétiques et autres qui leur sont propres, pour finir par être supplantés par la langue nationale commune, qui répond mieux aux besoins et à la réalité actuelle de la Grèce. Il est d'un intérêt presque passionnant que les hellénistes et surtout les dialectologues grecs s'en occupent. Ils saisiraient, dans un moment historique très important de l'évolution du grec, un processus de portée linguistique et sociale générale.

Paris - Pise, mars 1951.

SILVIA JANNACCONI.